

• **Le Chat noir, le Masque et le Lilas blanc.**

• *Assis à la terrasse d'un café du port, l'homme savourait sa bière fraîche à petites lampées. Soudain, sorti d'on ne sait où, un chat noir fit tomber le couvercle d'une poubelle. Alerté par le bruit métallique, le vieux marin tourna la tête ; son regard fut amarré par quelque chose d'insolite.*

• Un truc bizarre, qui de loin ressemblait fort à un masque, était tombé avec le couvercle. Un autre n'aurait pas prêté attention sans doute, mais les masques c'était son affaire à lui, Loik Gueguen, et il n'arrivait pas à détourner son regard de l'objet; d'où il était il ne distinguait pas bien, c'était peut-être une illusion d'optique après tout, peut-être qu'il finissait par avoir des visions et par voir des masques partout, à force. Il fit signe à la jeune serveuse, qui travaillait depuis la fin de la saison au "Café du grand large", et se leva après avoir déposé les deux euros dans la petite coupelle avec l'addition. Puis il se dirigea à pas lents vers le couvercle de lessiveuse, se pencha avec prudence vers l'objet, et se releva en prenant soin de ménager ses lombaires, tout en jetant un regard un peu gêné autour de lui pour s'assurer que personne ne l'observait. Il s'agissait bien d'un masque, un grand masque Africain, ancien lui sembla-t-il, en bois et fibres végétales, chanvre et jute, délavé mais on distinguait encore nettement des traces de peintures rouge et blanche. Plus il l'observait, plus l'objet lui semblait familier, et avant même qu'il eut pris conscience de ce qui le troublait, ses mains se mirent à trembler légèrement et il sentit son cœur s'emballer: un regard à l'intérieur confirma son intuition, il avait bien eu ce masque entre les mains, des années auparavant: les deux lettres entrelacées, L pour Loik, A, pour Anna étaient encore bien visibles malgré l'usure du temps.

Quel âge avait-il, lorsqu'il les avait gravées? Il n'avait pas dix-huit, c'était sa première campagne dans la Marmar, la Marine Marchande, sur le "Matelot Delmas". Il avait quitté l'école d'apprentissage du Guilvinec, et s'était embarqué. Ce masque, il l'avait acheté lors de sa première escale dans le Golfe de Guinée. Ils avaient débarqué à San Pedro au matin sous un vrai déluge en pleine saison des pluies. Il se souvenait encore de sa fatigue, de son étonnement et de sa grande déception. Puis la pluie s'était calmée et la chaleur était venue, humide, étouffante. Il avait encore en tête les cris, les sonorités étranges des appels des "Kroumen", les dockers noirs occupés à charger sur le cargo les billes de bois exotique qu'il ramènerait au port du Havre. Comme tout cela lui paraissait inquiétant et excitant à l'époque, et comme tout cela lui était devenu familier et proche par la suite! Le bateau était resté à quai plusieurs jours cette fois là, il s'en souvenait, cela arrivait encore en ce temps là, et il avait posé pour la première fois les pieds sur cette terre d'Afrique dont il avait tant rêvé, enfant, en

écoutant ses oncles conter leurs voyages au retour de leurs longs mois d'absence. Il était allé à terre avec le bosco, Pierre Jourden, un grand bourru, célibataire, qui s'était pris d'affection pour lui et l'avait pris sous son aile pour ce premier voyage. Il l'avait emmené dans le quartier du Bardo, un assemblage de huttes rudimentaires installées à la hâte par les familles indigènes, krous et autres, venues de l'intérieur des terres, attirées par les promesses de prospérité du nouveau port en eaux profondes de San Pedro. Ce qui est devenu depuis un vrai bidon ville, était encore un lieu joyeux, grouillant de vie, de bruit, de musiques et de rires, où l'on trouvait déjà à acheter à peu près tout ce qui se vendait alors dans le Golfe. C'était là qu'il avait déniché ce masque, un masque Krou, censé protéger son porteur contre les ennemis de toute nature. C'était le premier de l'importante collection qui emplissait à présent trois grandes vitrines dans son bureau. Mais celui là il l'avait acheté pour Anna, près de quarante ans plus tôt. C'était par hasard, il n'y connaissait rien à cette époque là, il voulait juste lui rapporter un souvenir, et le facies expressif du masque l'avait fasciné. Il était prêt à payer le prix demandé, content de sa trouvaille, mais le Bosco l'avait obligé à marchander, il s'en souvenait comme si c'était hier; il avait fini par l'emporter à moitié prix, et il avait serré la main du vendeur radieux, plus heureux que lui d'avoir fait une bonne affaire. Et voilà qu'il retrouvait ce masque, là, près de cette vieille lessiveuse en zinc à deux pas du "Café du Grand Large" sur le port de Lesconil. Car c'était bien son masque, même s'il n'arrivait pas à y croire.

"Sell ta piv!" Ma c'heneil Loik Gueguen!" Une voix goguenarde l'interpelait de l'autre côté de la rue. "Eh ben, ça va mal on dirait, voilà les gars de Léchiagat qui viennent faire les poubelles à Lesconil! Biskoazh kement all! On n'avait encore jamais vu ça! Qu'est-ce que tu as récupéré de beau?"

"Tu as vu ce qu'on trouve dans vos poubelles Yann Floc'h? Des masques africains! Alors, Saint Alour n'écoute plus vos prières? Vous voilà obligés de faire appel au Vaudou pour remplir vos filets?"

Yann Floc'h avait traversé la rue et les deux anciens de la Marchande se serrèrent la main en riant. Ils s'étaient connus à l'école des pêches du Guilvinec, puis ils avaient suivi des chemins parallèles, et ils avaient toujours beaucoup de plaisir à se retrouver.

"Tu collectionnes toujours les masques?" dit Yann en se moquant gentiment.

"Quand ils roulent à mes pieds ça m'intéresse en tout cas! Celui ci vient de tomber de la vieille lessiveuse là devant. Tu sais peut-être qui habite là?"

“Qui habitait, tu veux dire! Il y avait une dame là, mais celà fait un bout de temps que je ne l’ai pas vue. Les volets sont fermés, d’ailleurs.”

“ La poubelle déborde, il doit bien y avoir quelqu’un... Mais tu as raison, tout est fermé, pourtant...” dit Loik pensif.

“Si le masque t’intéresse, il est à toi, tu l’embarques, si on l’a jeté, c’est qu’il n’intéresse personne, je suppose.”

“Oui, mais ça me gêne quand même de partir avec comme ça! C’est un beau masque, il a peut-être été jeté par erreur, je ne sais pas moi. Un masque de ce type, ça peut atteindre un certain prix, tu sais, ils ne le savaient peut-être pas... Et en même temps ce serait trop bête de le laisser partir à la décharge! ... Mais j’aimerais quand même bien savoir d’où il vient...”

“Ah les collectionneurs, “ dit Yann en riant! “Viens, je t’offre un verre au “Grand large”, il y aura sûrement quelqu’un de mieux renseigné que moi là bas.”

Loik regarda sa montre: 10h30. Il lui faudrait une petite heure pour rentrer à pied à Léchiagat par les dunes. Personne ne l’attendait pour manger de toutes façons.

Il y avait plus d’animation au Café du Grand large à présent. Quand Loik avait commandé sa bière une demi heure auparavant, la gorge sèche après sa marche matinale le long de la plage qui relie Léchiagat et Lesconil, le café était encore quasi désert; Il était encore trop tôt pour les habitués, mais entre temps le va et vient habituel avait repris, la pause de 10 heures avait amené du monde, et la serveuse déposait sans arrêt sur le bar des petits blancs à côté de petits noirs fumants.

Loik tentait sans trop de succès de dissimuler le masque sous son bras. Il ne voulait pas le voir passer de main en main, ce masque, c’était le masque d’Anna, leurs initiales avaient été gravées avec une tendresse naïve à l’intérieur, et il ne voulait pas qu’on lui manque de respect, qu’on le tripote, qu’on s’en moque peut-être. Lui qui avait parcouru les océans, se sentait soudain aussi pudique et timide que l’adolescent d’autrefois, et il se demandait s’il avait eu raison de suivre son vieux copain. Mais les conversations étaient animées et personne ne fit attention à lui. Yann avait trouvé une place vide près du bar et il était déjà en grande conversation avec un type un peu plus âgé qu’eux, qu’il semblait bien connaître.

“Viens, Loik, que je te présente, tiens, mon vieux copain Lucien Souron, conseiller municipal depuis qu’il est à la retraite, sans lui tout s’écroule ici! Vrai! Lucien, je te présente mon pote de Léchiagat, Loik Gueguen, un ancien de la Marchande comme moi, et tu vois, il habite Léchiagat, mais il passe tout son temps à Lesconil, la preuve qu’on est beaucoup mieux ici!” dit il en riant.

Lucien Souron et Loik se serrèrent la main, en riant également et Yann, dont c'était la tournée commanda trois petits noirs.

“Dis donc Lucien, toi qui sait tout ici, tu sais sûrement qui habite dans la maison aux volets verts foncés là-bas, tu vois, les volets sont fermés.”

“Tu frappes à la bonne porte, mais c'est une triste histoire, vraiment! Bien sûr, que je la connaissais, Anna Bargain, c'était ma collègue, comptable à la coop! On a travaillé un an ensemble, et puis elle m'a remplacé quand j'ai pris ma retraite! Une chic fille! Et tu vois, elle est partie avant moi, finalement.”

“Partie?” Tout se brouillait dans la tête de Loik.

“He oui, toujours la même saloperie, le crabe, et pour elle c'est allé vite, même pas six mois. ça a été détecté trop tard, pauvre Anna! Elle est morte début 2007. Une fille vraiment sympa”

“Elle avait de la famille?” demanda Loik

“Un fils, Bastien, et comme un malheur n'arrive jamais seul, il s'est tué trois mois après dans un accident de voiture; en partant d'ici, justement! La poisse, quoi! Il était venu mettre un peu d'ordre dans les affaires de sa mère, à ce qu'on dit, et en rentrant vers 18h, juste après Quimper sur la quatre voies, il a perdu le contrôle, sa BM a fini dans le talus! Tué sur le coup! Ils habitent à Brest. On les voyait, aux vacances. Il laisse une femme, Marie, et un gosse, si c'est pas triste! Mon fils les connaissait bien, tous les deux.”

”Tu as raison, elle n'est pas gaie ton histoire”, dit Yann, puis à Loik,

“ En tout cas, ton masque, tu peux le garder, personne ne viendra te le réclamer...”

Il fallut expliquer sommairement à Lucien les circonstances de la découverte du masque.

“Je suppose que Marie a décidé de vendre, elle a du vider la maison, et se débarrasser des vieilleries. Qu'est-ce que tu veux qu'elle en fasse? Elle est de la région de Brest, toute sa famille est là-bas, elle va avoir besoin d'eux maintenant. Chienne de vie, va!”

Lucien et Yann embrayèrent sur la politique locale et la sauvegarde du Ster, tandis que Loik buvait son petit noir en silence.

“Je remets ça?” demanda-t'il, mais les deux autres refusèrent, et il prit congé, son masque sous le bras.

Le vent d'Ouest avait forcé entre temps, la grande marée arrivait, les vagues déferlaient, et le retour vers Léchiagat sur la crête des dunes fut plus sportif que l'aller. Il fallait lutter pour avancer contre le vent debout. Et les émotions soulevées soudain par le tourbillon inattendu de souvenirs, enfouis profondément et remontés en désordre à la surface, accompagnait la tourmente.

“Anna Bargain”, il n’avait pas entendu prononcer son nom depuis si longtemps. Anna et lui étaient amoureux, amoureux comme on ne l’est qu’à cet âge, elle n’avait pas 15 ans quand ils s’étaient rencontrés. Elles et sa mère étaient venues s’installer au Guilvinec cette année là. Sa mère élevait seule sa fille, les conserveries embauchaient en ce temps-là et elle avait trouvé une place chez Chacun. Elles venaient de Nantes, pourquoi elles avaient atterris au Guilvinec, il ne l’avait jamais su. Anna était en troisième au collège du Guilvinec. Au début elle l’avait peut-être intéressé parce qu’elle venait d’ailleurs, les filles du Guil il avait grandi avec, il les connaissait toutes, aucun intérêt. C’était comme ça, les garçons attendaient avec impatience les touristes de l’été, les Parisiennes, qui, il faut le dire, ne venaient pas toutes de Paris...Anna n’était pas une touriste, mais au début c’était tout comme, et elle lui avait plu tout de suite. C’était un grande fille mince au type un peu méridional, le teint mat, de long cheveux bouclés chatains foncés, et elle avait de grands yeux verts. Elle faisait mûre pour son âge. Elle était gaie, et réservée à la fois, un peu timide, comme lui au fond, elle l’attirait et ne lui faisait pas peur. Il l’avait draguée sur la plage, il était ému en y repensant, ils étaient si jeunes. Et pour tous les deux ça avait été le grand amour, le premier! L’année suivante elle avait été admise au lycée Brizeux, à Quimper. Il avait deux ans de plus qu’elle, et quand il était entré dans la Marchande, elle était encore en seconde; elle était interne, lui en mer, ils se voyaient moins, mais leur relation avait tenu. Il lui avait offert le masque au retour de sa première campagne: il se voyait encore lui dire: “Tant que tu le gardes, il ne peut rien nous arriver, ni à moi, ni à toi, c’est ce que m’a juré le féticheur”.

Tu parles, elle avait disparu de sa vie, elle avait gardé le masque, et il apprenait qu’elle était morte sans qu’il la revoie, foutu féticheur! ça faisait un choc quand même!

Au début de son deuxième voyage, une campagne de quatre mois, il avait reçu une lettre d’elle, puis plus rien. mais il ne s’était pas inquiété au début: elle lui écrivait à la maison et ses parents regroupait son courrier pour le lui expédier selon les escales, c’était ce qui leur avait paru le plus simple. Il lui écrivait chez elle également: le lycée Brizeux était un lycée de jeunes filles et les lycéennes étaient “protégées”. Le courrier était surveillé.

Puis il avait reçu une lettre de sa mère: “*Tu sais, ton Anna Bargain, il vaut mieux que tu l’oublies. D’après ce que j’ai entendu dire, elle fréquente; un gars de Quimper, à ce qu’on dit. Sa mère et elle ont quitté le Guilvinec. J’espère que tu n’auras pas trop de chagrin, mon garçon, c’est mieux comme ça de toutes façons, il faut penser à ta carrière, et puis tu auras bien le temps, quand tu seras capitaine..*” etc...

Et du chagrin, il en avait eu! A son retour il avait cherché à la retrouver, il n’arrivait pas à croire qu’elle ait pu le laisser tomber sans même une explication, mais personne ne semblait

savoir ce quelles étaient devenues, elle et sa mère. Il était reparti en mer et il n'en avait plus entendu parler.

Il avait été malheureux, bien plus qu'il ne l'aurait pensé, et ça avait duré. Des mois sombres Il avait tout connu, les beuveries, les nuits d'orgies, les réveils difficiles dans les pires lieux, un cafard noir! ... Mieux valait ne pas y penser. Puis avec le temps les choses s'étaient apaisées en lui. Il avait muri, il avait aimé d'autres femmes, mais il ne s'était pas marié, au désespoir de ses parents, de sa mère surtout. Elle avait tant rêvé d'un beau mariage pour son fils unique, ----- et capitaine s'il vous plaît, un bon parti, et beau garçon avec ça -----, mais ce n'était pas pour lui, il n'y songeait même pas. Elle avait fini par se résigner, et il voyait encore ses regards tristes posés sur lui à la dérobée au fur et à mesure que les années passaient.

Et oui, il avait fait son chemin, Loik Gueguen, il avait gravi les échelons, bosco, second, et il était devenu capitaine, il avait mis une jolie somme de côté, un parcours sans fautes. Il était à la retraite depuis six ans déjà. Il avait vendu la maison de ses parents au Guilvinec, trop petite, trop sombre aussi, et il avait acheté cette grande maison d'architecte avec de larges baies vitrées qui ouvraient directement sur la mer, presque un bateau. Il se sentait comblé, au fond. Il avait retrouvé quelques bons copains d'autrefois, la plupart étaient mariés, avaient des enfants et des petits enfants et on l'invitait régulièrement aux fêtes de familles. Il vivait seul, certes, mais la solitude ne lui pesait pas, il l'avait choisie, se disait-il . Il avait ses livres, ses masques, et il avait même entrepris de rédiger ses mémoires, histoire de mettre de l'ordre dans ses souvenirs, si variés, si riches lui semblait-il.

Et cette histoire maintenant! Il ne comprenait même pas pourquoi il était si remué. Voilà qu'il se laissait envahir par une sensiblerie de vieillard! est-ce qu'il devenait gâteux? Il n'était pas si vieux, pourtant, il ne fallait pas exagérer. Drôle d'histoire , quand même.

En rentrant il alla directement dans la bibliothèque et posa le masque sur son bureau. C'était un beau masque, un masque Guéré plutôt, à la réflexion: il faudrait qu'il fasse quelques recherches pour essayer de préciser son origine: il lui paraissait ancien.

De toutes les façons il ne pouvait pas le garder, ce masque, comme un voleur. Il faudrait qu'il essaie de prendre contact avec la belle fille d' Anna. "Anna Bargain", avait dit son collègue de Lesconil. Elle avait repris son nom de jeune fille... Divorcée sans doute. Elle devait être enterrée à Lesconil. Quelle histoire! Au fond tout cela ne le concernait pas, se disait -il, qu'est-ce qui lui avait pris aussi de faire les poubelles. "Tout ça à cause d'un chat noir au fond, j' aurais du me méfier!" se dit-il en essayant de rire de lui-même. Mais il se sentait triste, fatigué; il eut du mal à se concentrer sur ses mémoires cet après-midi là, son esprit

revenait inlassablement vers cette première partie de sa vie à laquelle pourtant il n'avait pas prévu d'accorder beaucoup d'importance dans son "ouvrage". Il retrouva un peu de sérénité après avoir pris la décision d'aller à Lesconil le lendemain chercher à régler cette affaire de masque.

Il dormit mal. La tempête avait soufflé avec violence toute la nuit. La marée était de 105 et la houle était forte, la mer mauvaise, le vent hurlait et la pluie cinglait les vitres des baies en raffales. Il avait prévu d'aller sur la tombe d'Anna, mais avec ce temps, ça n'était pas possible. Il décida de laisser passer un jour. Un coup de fil à la mairie lui confirma qu'Anna Bargain avait bien été inhumée à Lesconil, dans la concession familiale. La tombe se trouvait dans la première rangée à droite de la Croix, lui avait indiqué l'indispensable Lucien Souron. "La concession familiale?", au fond il ne savait rien d'Anna. Ainsi elle était originaire de Lesconil. Par sa mère, sûrement, elle "n'avait pas de père", comme elle lui avait dit à l'époque. Bon, il n'aurait pas de mal à trouver. Il passa la journée à traîner, passant d'une activité à l'autre, sans aucune efficacité.

Le lendemain le temps était gris mais la tempête s'était calmée. En passant devant chez Anna en voiture, il vit que les volets étaient ouverts. Il avait emporté son masque, mais plus il y réfléchissait, plus il trouvait stupide d'aller embêter la belle fille d'Anna avec cette histoire de masque. Maintenant qu'Anna n'était plus là, le masque n'avait plus d'importance pour personne. Cette histoire s'arrêtait là, point final. Non, il ne restait plus qu'à aller rendre visite à Anna, au cimetière, c'était la moindre des choses, et puis ce serait classé. "Drôle d'histoire tout de même..." ne pouvait-il s'empêcher de penser.

Il trouva la tombe sans difficulté: Anna reposait sous une plaque de granite gris. Il n'y avait pas de croix, juste une vieille inscription "Familles Bargain/ Guichaoua" et deux autres plus récentes: "Marcelle Bargain: 1923-1998" et "Anna Bargain: 1948-2007". On avait déposé un pot d'azalées blanches derrière les inscriptions. Il se dit qu'il aurait pu apporter des fleurs, il n'y avait pas pensé. Il se rappela qu'elle aimait le lilas blanc, il reviendrait avec un bouquet. C'était quand la saison du lilas, déjà? Il avait oublié, il avait oublié tant de choses. Puis il se dit que le fils d'Anna n'était pas là, sans doute avait-il été enterré à Brest, ou à Quimper, auprès de la famille de son père. Triste histoire, une famille décimée en si peu de temps. Il était là désespéré, quand il remarqua un petit objet, à demi dissimulé à l'abri du pot d'Azalées blanches. A y regarder de plus près, il s'agissait d'un petit bateau en bois, bleu et blanc et surmonté d'une voile, comme on en vend dans les boutiques de souvenirs. Le vieux marin le prit dans ses mains: sur le fond blanc de la coque une main d'enfant malhabile avait

peint “Mamm-Gozh” en lettres jaunes. Son coeur se serra, il se sentait tout à coup comme mis à l’écart, et sa présence là lui parut soudain absurde. Il reposa le bateau avec précaution, et il allait s’en aller, quand il entendit quelqu’un approcher. Il se retourna. Une jeune femme venait vers lui. Elle portait un ciré bleu marine, un bonnet marin rayé et un jean, elle avait le teint très pâle, et malgré sa silhouette frêle là, dans le temps gris, une impression de force se dégageait d’elle. Loik fit bonjour de tête. Elle répondit:” bonjour” d’une voix ferme, et lui tendit la main en se présentant” Marie Bargain, je suis la belle fille d’Anna”

“Loik Gueguen” répondit-il, “j’étais....” il allait se lancer dans des explications, mais elle ne le laissa pas continuer:

“Je sais qui vous êtes,” l’interrompit-elle, “j’ai su tout de suite que c’était vous, quand je vous ai aperçu en arrivant.”

Elle ne lui laissa pas le temps de répondre et enchaina:

“Ecoutez, puisque vous êtes là, au fond vous me simplifiez les choses, voilà, j’ai quelque chose pour vous,” dit-elle, en sortant un enveloppe de son sac, “ en fait cette lettre ne vous est pas destinée, elle était pour Bastien, mon mari, mais il n’est plus là, elle est d’Anna. Je ne savais pas quoi en faire, je l’ai trouvée dans les affaires d’Anna en faisant du rangement...J’avais presque décidé de la détruire, qu’on en finisse avec toutes ces histoires. En fait je venais demander conseil à Anna, mais puisque je vous trouve là, c’est peut-être un signe... Bon écoutez, je vous la laisse, vous en faites ce que vous voulez, je suis chez Anna jusqu’à demain soir.”

Elle lui avait tendu l’enveloppe, il l’avait prise, d’un geste machinal, sans réfléchir et elle était partie d’un pas ferme, sans lui laisser le temps de réagir. De toutes façons il en aurait été incapable. Il ne comprenait rien à ce qui venait de se passer et il était sonné. Il était là, debout devant la tombe, avec la lettre d’Anna dans sa main qui tremblait et c’était comme si le ciel lui était tombé sur la tête. Finalement il glissa la lettre dans sa poche, se dirigea comme un automate vers sa voiture et rentra chez lui en essayant de ne pas penser, comme s’il fuyait.

Arrivé à la maison il prit le masque qu’il avait emporté, il ne savait plus trop dans quelle intention, et alla directement s’asseoir à son bureau. Il posa le masque devant lui, resta là un moment immobile et finit par sortir de l’enveloppe trois feuilles manuscrites. Il reconnut tout de suite l’écriture d’Anna . Elle n’avait pas tellement changé. C’était une écriture d’écolière sage, ordonnée. Les lettres étaient droites, régulières et bien formées, cela l’impressionnait, il s’en souvenait; son écriture à lui était anguleuse, maladroite, “une vraie écriture d’illettre” lui disait il en riant à l’époque pour cacher sa gêne et elle le couvrait de

baisers pour le faire taire.

Et il se mit à lire, mal à l'aise.

Mon grand,

si cette lettre est entre tes mains, c'est que je ne suis plus là. Je sais que tu es triste, moi aussi je suis si triste à l'idée de te quitter. Mais je tiens à te dire ceci; tu as été pour moi le meilleur des fils, tu m'as apporté tant de joies, tant de satisfactions: tout a été facile avec toi. Il t'arrivais sûrement d'être fâché ou malheureux, mais tu ne le montrais pas. A l'école tout est allé tout seul, je n'ai jamais eu besoin de te gronder pour te faire travailler. Tu as passé tes examens, tu es entré à Navale, tout ça sans me donner aucun souci. Tu m'as apporté tout ce qu'un enfant peut apporter à sa mère, et je te remercie. Puis tu as épousé Marie, et j'aurais même eu le grand bonheur d'être grand-mère avant de mourir. J'ai eu beaucoup de chance finalement, je ne me plains pas. Une chose cependant est restée entre nous tout ce temps, et j'avais décidé de mettre de l'ordre là aussi, pour moi, et puis parce que je vous le dois à toi et au petit Loik, mais voilà que la maladie a été plus rapide que moi, alors celà va être à toi de décider. Tu ne m'as jamais posé de questions sur ton père, tu as respecté mes mensonges et mon choix de me taire, je te remercie, tu as bien fait, j'étais incapable de faire autrement. J'ai connu ton père très jeune, je venais d'avoir quatorze ans je crois, il en avait seize. Nous avons vécu une belle histoire d'amour, je veux que tu le saches. J'étais lycéenne et il était marin, ça c'est vrai, mais quand je t'ai dit que son bateau avait fait naufrage, j'ai menti. Il venait d'embarquer pour le Golfe de Guinée, c'était sa deuxième campagne pour la marine marchande, quand je me suis rendu compte que j'étais enceinte. Tu sais, à cette époque ce n'était pas comme aujourd'hui, la contraception c'était du bricolage, on se débrouillait et il arrivait que ça ne marche pas! La preuve, tu es là et je ne regrette rien, mais sur le coup ça a été très dur. J'ai d'abord gardé le secret, toute seule à l'internat, j'avais peur qu'on s'en rende compte, j'avais peur du scandale, car c'était ce qui m'attendait, et en même temps je ne voulais pas qu'on m'oblige à avorter, j'avais décidé tout de suite de te garder; j'étais sûre que ton père penserait comme moi. Je ne lui ai pas écrit tout de suite, j'avais l'habitude de lui envoyer mes lettres par l'intermédiaire de ses parents, et là je n'osais pas. J'ai tenu jusqu'aux vacances de la Toussaint, mais celà faisait déjà près de trois mois, je commençais à voir mon ventre s'arrondir. Alors je suis allée voir sa mère: je voulais tout régler moi-même avant d'en parler à ta grand-mère, je savais combien ça allait être dur pour elle. La mère de Loik (qui est aussi ta grand-mère, en fait) n'a même pas voulu m'entendre. "Celà fait deux mois que Loik est en mer", m'a t'elle dit, "il ne peut pas être le père. Loik est un gentil

garçon, ce n'est pas bien de vouloir profiter de lui comme celà etc..." Je suis rentrée en pleurant, et j'ai tout raconté à grand-mère. Elle est devenue tellement pâle, que j'ai cru qu'elle allait faire un malaise, puis elle m'a dit "je vais trouver ses parents". Je ne sais pas ce qui s'est passé, en tout cas quand elle est revenue, elle m'a dit "il n'y a rien à attendre de ce côté là! Tu ne vas pas retourner au lycée, on va aller à Brest, une grande ville c'est mieux, les gens s'intéresseront moins à toi. Tu vas t'inscrire à un cours par correspondance et on va préparer l'arrivée du bébé. Première chose, il faut aller voir un médecin." Elle a été super, tu sais, pas de reproches, rien. Et voilà. Nous sommes parties. Là, j'ai écrit à ton père, bien sûr, mais je n'ai pas eu de réponse. Je suppose qu'il n'a pas eu mes lettres. Et ta grand-mère qui me répétait "si ce garçon a quelque chose dans le ventre, ne t'inquiète pas, il saura bien où te trouver! Mais si un homme ne veut pas reconnaître un enfant, tu n'y peux rien, personne ne peut l'obliger, qu'est-ce que tu veux, c'est comme ça". Je ne sais pas ce qu'on lui a dit, ce qu'il a cru. J'ai gardé espoir longtemps, mais il n'est pas venu... J'ai finalement cessé d'attendre et de me poser des questions et nous avons été heureux ainsi.

Et puis Loik est né: j'ai eu un choc en le voyant: il ressemblait vraiment à ton père à la naissance. Là tout m'est revenu, et il s'est passé quelque chose en moi, une sorte de révolte. Je voyais Marie entourée de sa famille, une famille si unie, et je me suis dit: "Et toi, tu apportes quoi dans la corbeille du bébé?" Maman venait de mourir, il ne restait que moi, et ça m'a fait mal pour le petit, j'ai trouvé celà injuste. Ni toi ni lui n'avez fait de mal à personne, ni moi non plus d'ailleurs, alors qu'est-ce que je risquais à faire quelques recherches. Et j'ai décidé de revenir à Lesconil, que ta grand-mère avait du quitter dans des circonstances terribles je suppose, car elle ne m'a jamais rien dit sur mon père. J'ai eu envie de remettre de l'ordre dans ma vie, que cessent les mensonges, nous n'avons pas à avoir honte.

J'ai retrouvé ton père sans difficulté. Il a suffi que j'aille à son ancienne adresse à Guilvinec, les voisins m'ont dit qu'il avait vendu, et qu'il habitait à Léchiagat. C'est tout. "Loik Gueguen, 3 hent Prad ar Palud". Je l'ai guetté, bien sûr, je n'ai pas pu m'en empêcher: je l'ai reconnu de suite. J'avais l'intention d'aller lui parler, mais avec ce qui m'arrive je n'ai plus la force. Je ne veux pas me présenter malade devant lui, je ne veux rien demander, je ne lui en veux pas, je n'en veux à personne, même pas à ses parents. Je voulais juste lui dire que vous existez, toi et Loik et que vous êtes sa famille et qu'il est votre famille.

Voilà mon garçon, j'aurais sans doute du te dire tout celà plutôt, mais maintenant c'est fait, et je me sens mieux. Je sais que tout celà va te bouleverser, mon grand, mais ne te précipite pas, tu as le temps. Si tu le décides, tout peut rester comme avant, tu ne dois rien à personne.

mais je pense que ça peut être bien aussi, de le rencontrer. Je suis sûre malgré tout que c'est quelqu'un de bien. Je crois que j'aurais aimé vous voir ensemble.

Il m'arrive encore d'espérer que tu n'auras pas à lire cette lettre sans moi, mais je vois bien que même le docteur Prigent n'y croit pas, quand il me dit d'avoir du courage. Je sais que tu feras le choix qu'il faut. Il va te falloir du courage à toi aussi, mais je sais que tu en as et Marie et Loik sont à tes côtés.

Je t'embrasse tendrement mon fils chéri, je t'aime, je vous aime.

Ta maman

Loik Guéguen ne bougeait pas. Ces lignes ne lui étaient pas adressées, mais elle avaient trouvé leur chemin. Il était comme un bateau qui faisait eau: une brèche s'était ouverte, et tout s'engouffrait en lui en bouillonnant, pêle mêle, souvenirs, regrets, justifications, émotions, culpabilité, et il était paralysé, il attendait le naufrage. Des phrases surnageaient "s'il a quelque chose dans le ventre, il saura où te trouver", "je suis sûre que c'est quelqu'un de bien", "je l'ai guetté", "C'est le portrait craché de ton père" "Loik". Loik, son petit-fils portait son prénom, et il se rendit compte pour la première fois que son fils avait porté son deuxième prénom "Bastien". "Je n'en veux à personne". Elle l'avait attendu, elle avait eu confiance, et lui, qu'est-ce qu'il avait fait?

Loik Gueguen se rendit compte tout à coup qu'au fond il n'avait pensé qu'à lui. Tout avait été facile pour lui, finalement. Il s'était contenté de recevoir, comme une évidence, comme un dû, ce que la vie lui avait apporté et les sacrifices que d'autres avaient faits pour lui. Il revoyait ses parents, sa mère, Fine Guéguen, qui accourait quand la sirène de l'usine annonçait l'arrivée des maquereaux ou des sardines, toujours prête à en faire plus, peu importait l'heure, pourvu que l'argent rentre, et son père Vincent Gueguen, partant dans le froid au petit matin, qu'importait la température, et dont le visage, triste et coupable le soir, quand la pêche était mauvaise, l'émeuvait à peine. Ils avaient trimé toute leur vie, sans jamais se plaindre, pour que leur fils ne manque de rien, pour qu'il "réussisse", et quand il n'y avait pas d'argent, il y en avait toujours pour lui. Ses succès, ils les recevaient comme des cadeaux, et lui prenait tout pour lui, leurs compliments, leur fierté, leur reconnaissance. Ils s'étaient même mis à parler français, pour lui faciliter les choses, et ça lui avait paru normal à l'époque, qu'ils renoncent au breton pour lui. Il avait tout accepté, sans se poser de questions. Et comment, qu'ils l'avaient protégé, leur enfant! et lui, il s'était laissé protéger toute sa vie au fond, en se prenant pour un caïd. Il se revoyait devant la dépouille de son père, "courageux, digne", jouant son propre rôle de Capitaine de la Marine Marchande. Pauvre type va! Et quand Anna avait disparu, il avait été si occupé à pleurer sur son sort et à jouer les victimes, qu'il n'avait rien compris. Et tout à

coup les regards tristes de sa mère, après qu'elle eut compris qu'il n'aurait pas d'enfant, prenaient un autre sens. Elle avait du se dire bien des fois qu'elle avait peut-être, quelque part, un petit-fils, et elle avait porté seule le fardeau d'une culpabilité qui n'était pas vraiment la sienne. Elle avait voulu l'épargner, elle avait fait ce qu'elle avait à faire, pas lui. Il n'avait vécu que pour lui, il ne s'était inquiété pour personne, ne s'était senti responsable de personne. Dans le boulot, oui, il avait rempli son contrat, ça personne ne pouvait dire le contraire, mais pas dans la vie. Il s'était caché derrière sa responsabilité pour le bateau et les hommes, et s'était exonéré de tout le reste. Et voilà que depuis trois jours il se débattait, sans protection cette fois, dans l'oeil du cyclone: il avait retrouvé sa femme, et l'avait perdue, il avait reçu et perdu un fils qu'il n'avait pas connu. "S'il a quelque chose dans le ventre, il te retrouvera". Ils les avaient retrouvés, Anna et son fils mais trop tard, et sans les avoir cherchés.

"Et pourtant il n'était pas un mauvais homme"... Il faillit couler, happé par cette vague de désespérance qui vous entraîne au fond, là où il n'y a que la pitié de soi pour panser les blessures, mais quelque chose en lui résistait. Petit à petit, cet instinct de vie, qui l'avait guidé à travers les tempêtes, le ramenait à la surface. Il sentit qu'il était fort.

Il redressa la tête et prit conscience de la présence, sur le bureau, du masque d'Anna, sans lequel il serait passé indifférent devant la maison aux volets verts; sans lui il ne serait pas allé sur la tombe d'Anna, la lettre aurait été détruite. Mais voilà que Marie avait choisi de lui confier la lettre, elle avait ouvert la porte, et derrière la porte il y avait un petit garçon qui portait son prénom, qui ne savait rien de lui, même pas qu'il existait, qui ne lui demandait rien, et à qui il y avait tant à donner. Tout n'était pas perdu, il faudrait du temps, mais il allait continuer la tâche entreprise par Anna, il allait mettre de l'ordre.

La brume matinale avait disparu, un superbe soleil bas d'automne inondait le bureau d'une lumière orange, et dans cet éclairage l'expression énigmatique du masque avait quelque chose de dyonisiaque, une énergie d'être s'en dégageait qui semblait tout englober de ce qui faisait la vie, les joies, les peines, le bien, le mal. Là-bas sur la mer calmée, le ciel d'un bleu serein avait une nouvelle profondeur, l'horizon s'était ouvert. Et le vieux marin sentit vibrer quelque chose en lui, comme si le temps, doucement, se remettait en marche, comme si l'avenir commençait.

Epilogue

Loik Gueguen avait trouvé un vrai sens à sa vie. Marie épousa, un an et demi après le décès de son mari, le fils de Lucien Souron, Georges Souron, écrivain de romans policiers de renom, qui tint à ce que le petit, qu'il chérissait comme un père, portât son nom. Loik Gueguen fit par la suite de l'enfant son unique héritier.

Il s'agirait donc ici, au fond, d'une de ces histoires certes bien tristes, mais malgré tout édifiantes, les forces positives l'ayant emporté, comme en témoigneront au fil des années les bouquets de lilas blancs qui viendront fleurir à chaque printemps la tombe d'Anna Bargain.

L'auteur doit donc surmonter bien des réticences pour rendre compte au lecteur de la petite scène suivante, dont son inconfortable position d'auteur l'obligea à être le témoin. On pourrait, certes, nous objecter, qu'il s'agit là d'une autre histoire, mais dans la mesure où elle jette sur celle-ci un éclairage nouveau, nous avons choisi d'en parler. Les âmes sensibles et les enfants seraient sans doute sages, cependant, d'interrompre ici définitivement leur lecture.

Voici la transcription d'une conversation téléphonique qui eut lieu le 22 septembre 2007 au soir entre Marie Bargain et Georges Souron:

- *"Allo Marie, c'est toi?"*

- *"Oui, mon amour."*

- *"Tu as bien fait tout ce que je t'ai dit?"*

- *"Oui mon amour! Il vient de me téléphoner."*

- *"Et alors?"*

- *"Génial! Tu es vraiment génial! Tout s'est passé comme tu l'avais prévu. Il est prêt à me manger dans la main, il fera ce que je veux! La lettre est passée "comme une lettre à la poste", c'est le cas de le dire. L'idée de la lui remettre au cimetière était excellente. Heureusement que ton père t'a parlé de ce coup de fil à la mairie, pour la tombe..."*

- *"Bon, eh bien, c'est bon tout ça! On fait comme on a dit. Il ne faut rien précipiter. Il faut que pour lui et pour tout le monde, notre fils soit son petit-fils. Ensuite tout ira tout seul."*

- *"Heureusement que j'ai trouvé la lettre d'Anna avant Bastien, sinon on n'aurait pas su, pour l'héritage. On a eu chaud! Il avait plus que des doutes, et ça devenait dur."*

- *"Il a mis le temps! il aurait pu se rendre compte avant qu'il y avait peu de chances pour que Loik soit son fils, vu les dates. Moi je me serais posé des questions..."*

- *"Il avait confiance, qu'est-ce que tu veux... mais il faut dire que le petit te ressemble de plus en plus maintenant..."*

- *"J'espère qu'on est les seuls à s'en rendre compte! On ne pouvait pas le laisser faire le test Adn,"*

de toutes façons, il aurait demandé le divorce et l'héritage du vieux aurait échappé au petit.

Maintenant il n'y a plus beaucoup de risques. La BM est à la casse, il ne doit pas rester grand-chose de la pédale de frein trafiquée.

- *" Tu sais Georges, j'y ai réfléchi depuis, il aurait pu s'en sortir, un accident on s'en sort... On lui a laissé une chance... C'est vrai, il n'a pas eu de pot! "*

- *" Tu as raison, ce n'est qu'un accident au fond, on a juste aidé un peu la malchance. Maintenant il suffit d'être prudent. On se verra en "copain" comme avant, jusqu'à ce que les choses se tassent. "*

- *" En tout cas je peux t'assurer que Loik Gueguen n'aura pas besoin de preuves pour reconnaître le petit. Je suis sûre que l'idée du test de paternité ne lui est même pas venue. Tu l'aurais vu, sur la tombe, avec le petit bateau dans les mains! Il s'est déjà complètement entiché de son "petit-fils". Il veut absolument le voir, j'ai proposé dimanche prochain. "*

- *" C'est bien, s'il s'attache au gamin c'est parfait, après on obtiendra de lui ce qu'on veut, si tu sais t'y prendre. "*

- *" Je repars à Brest demain. Je t'appellerai en arrivant. "*

- *" Sois prudente sur la route. "*

- *" Ne t'inquiète pas! Je t'aime mon amour, tu me manques tu sais. Il faudra attendre combien de temps? "*

- *" Encore une petite année me paraît raisonnable, personne ne s'étonnera qu'une jeune femme si jolie se remarie, et épouse le copain de son mari. Un an c'est long, mais après, à nous la belle vie, et sans nous cacher, cette fois! ça aurait quand même été dommage de laisser partir l'argent du vieux. Il a un bonne retraite, et avec tout ce qu'il a mis de côté. Rien que sa maison de Léchiagat vaut de l'or. "*

- *" Il est déjà fou du gosse, je suis sûre qu'il va trouver que le petit lui ressemble, comme Anna! Au fond, on ne voit que ce qu'on veut voir! Dors bien mon amour, pense à moi. "*

- *" Je ne pense qu'à toi! Dors bien, je t'embrasse partout où tu aimes. Je t'appelle demain. "*

- *" Il y a un truc qui me chiffonne quand même, c'est cette histoire de masque! Tu sais, je l'avais jeté à la poubelle, c'est quand même un sacré hasard qu'il l'ai trouvé, non? "*

- *" Dors et n'y pense plus, finalement ça nous a plutôt aidés, à mon avis. "*

- *" Tu dois avoir raison, je t'aime "*

- *" Je t'aime... "*

Et voilà, la vie continue sa ronde, et il arrive que le destin se joue de nous, avec d'étranges retours en arrière. Bastien était bien le fils de Loik Gueguen, le petit Loik Souron, n'est pas le fils de Bastien. Mais qu'importe? L'auteur, pour qui l'avenir de ses personnages n'a pas de secret, croit

pouvoir assurer, que tout ça le vieux marin ne l'apprendra jamais, ou en tout cas qu'il n'en laissera rien paraître. Des liens très forts vont se nouer entre le vieil homme et l'enfant. L'enfant grandira et sera élevé dans l'amour et le respect de Bastien, dont il ne se doutera jamais qu'il n'était pas son père biologique. Suivant sa trace, il entrera à Navale, et recevra à cette occasion en cadeau le masque, qu'il révèrera avec un sentiment de crainte superstitieuse, convaincu jusqu'au bout que c'est à lui qu'il doit d'avoir retrouvé son grand-père.

Quand à Marie et Georges Souron, l'auteur n'ayant prévu ni enquêteur, ni commissaire dans sa distribution des rôles, leur crime ne sera pas découvert. Cependant le remord, dont les premières morsures s'étaient manifestées aussitôt leur forfait accompli, n'allait pas les lâcher, assombrissant un avenir qu'ils s'étaient imaginés radieux. A cela s'ajoutait évidemment, pour l'auteur de romans policiers qu'était Georges, la frustration d'avoir réussi le crime parfait et de ne pas pouvoir s'en servir dans un roman.

Cette fois, tout est dit. Pour éviter, cependant, que ne naissent les soupçons, et que chacun ne se mette à considérer son voisin comme un probable protagoniste de ces événements, il nous reste à rappeler que cette histoire étant née sous la plume de l'auteur, toute ressemblance entre des personnes ou des faits évoqués ici et des personnes et des faits réels dans le présent, le passé et le futur, ne pourrait être que fortuite, excepté bien sur en ce qui concerne l'auteur, qui est bien celui auquel tout le monde pense, de même que le chat noir, ce terrible chat noir dont les pattes de velours ont déjà ouvert la porte à la malchance dans tant d'histoires. Force est de dire pourtant, ici, à sa décharge, qu'il n'y est pour rien si le plus court chemin d'un lieu à un autre est, aujourd'hui encore, la ligne droite, comme vous le confirmeront tous les écoliers; or, ce fameux matin d'automne, la ligne droite entre le salut et les crocs acérés du grand chien jaune qui sévissait depuis la fin de l'été dans le quartier du port, passait justement par la poubelle d'Anna Bargain, sur laquelle sa belle-fille Marie avait déposé la veille au soir, d'un geste rageur, et avec le couvercle métallique par dessus en équilibre instable, le masque Krou qui, tel l'oeil pour Caïn, la terrorisait depuis la mort de Bastien, avec son expression pleine de reproches et son rictus menaçant.